

L'INTÉGRATION DES SUPERSTITIONS DANS LES STRUCTURES COGNITIVES

Vilmos KESZEG

Department of Hungarian Language and Culture, Faculty of Philology, University Babeş-Bolyai
Str. Horea 31, RO-3400 Cluj-Napoca, Romania

Abstract: The study is the first attempt in Hungarian research on beliefs to examine the legitimising activity and procedures of the individual and community using the belief. After following for several decades the biographic events of a single illiterate person who gained his/her knowledge from oral tradition, recording in detail his/her experiences and knowledge, the author identifies the following legitimising procedures: incorporation of the beliefs into the biography, placing the beliefs on the genealogical and social structure, building the beliefs on a regional ecological environment. At the same time, the analysis also identifies the causes and forms of a process of acculturation, namely: change in the way of life, the spread of literacy, the shift from traditional farming to factory work, the end of intensive contact with the natural environment, the loss of situations serving for the circulation of oral tradition.

Keywords: belief, experience, narrative schemes, event of fate, life history, genealogical memory, natural environment, male and female knowledge, functions of beliefs

Le long d'un siècle et demi, les recherches hongroises sur les superstitions ont suivi un ensemble de problèmes variés. La première synthèse de la mythologie¹ a été suivie par des recherches de comparaison.² Dans les dernières décennies, l'attention s'est dirigée vers trois grands territoires: 1. vers les superstitions paysannes fonctionnelles,³ 2. vers l'identification des superstitions et de leurs fonctions dans la vie quotidienne contemporaine,⁴ et 3. vers l'archéologie des faits et des conflits superstitieux.

Après une investigation effectuée dans les villages de la Plaine Transsylvaine, pendant plus de 30 années,⁵ et en possession d'innombrables expériences sur le statut des superstitions, cette étude lance les questions suivantes: comment s'intègre la superstition comprise comme tradition dans les structures généalogiques, dans la vie de l'indi-

¹ IPOLYI A. 1863.

² Nous nous limitons ici à mentionner seulement les analyses comparatives des superstitions et des coutumes slaves et hongroises de Géza Róheim et les recherches de Vilmos Diószegi sur le chamanisme sibérienne, sur les éléments survival du chamanisme dans la culture des Hongrois. RÓHEIM 1925; DIÓSZEGI 1958, 1967.

³ Cette direction a été ouverte par Éva Pócs avec la publication des données d'une investigation complexe, effectuée dans le village Zagyvarékas. PÓCS 1964. Cet ouvrage a été poursuivi par plusieurs autres investigateurs.

⁴ Cette direction de recherche a pris son début avec une conférence organisée en 1974 à Visegrád (Hongrie). Les textes ont été publiés par FRANK-HOPPÁL 1980.

⁵ Les résultats de la recherches ont été publiés dans les volumes KESZEG 1997, 1999.

vidu et dans son histoire de vie ; comment ces connaissances personnelles légitiment la superstition donnée sous la forme d'une entité lointaine, sous la forme de la tradition. Quelle était l'intensité des superstitions au long de la vie d'une personne ? Comment les superstitions reflètent les changements survenus dans l'ambiance naturelle, sociale et dans la vie d'une personne ?

L'analyse du monde, de l'itinéraire et des superstitions d'une personne était la partie d'une recherche de plusieurs années qui concernait premièrement les villages de la Plaine Transsylvaine. La recherche posait la question suivante : quel autre rôle remplissent les superstitions dans la vie d'un individu par rapport à leur fonction d'interprétation du monde ; quelles sont les structures qui se mêlent dans la représentation des superstitions ; quels sont les codes qui assurent la légitimité des superstitions.

J'ai commencé à interroger L. M. en 1979 après une connaissance de quelques années. Plus tôt, pendant deux années j'ai essayé à me rendre compte de l'étendue de ses connaissances de superstition. Au milieu des années 1980 j'ai élargi mon champ de recherche sur ses connaissances d'une nature différente : les contes populaires, les ballades, les dictons. Pour la première fois, L. M. m'a raconté son histoire de vie en 1989. Après un manque assez long, je l'ai cherché en 1998 quand nous avons parlé longuement.

L. M. a été enchanté de l'intérêt du chercheur. Ce qui s'est passé avec lui c'était la même chose que plusieurs paysans de l'Europe Orientale ont vécu : il fut déraciné de la communauté où il fut socialisé. Le monde dont il devenait partie, était à peine curieux de ses expériences, de son savoir. La recherche cessait vite d'être un contexte artificiel. Quand il avait du temps libre pendant son travail, il me cherchait souvent.

LA BIOGRAPHIE ET LE MONDE DE L. M.

L. M. est né en 1932 à Zau de Cîmpie.⁶ Le village était longtemps un domaine féodal, la propriété des familles Aczél et Ugroun. Une rivière passe par le village et en le barrant on formait un grand lac. Le père de L. M. a construit un moulin à l'instar du charpentier de la cour, et encore 39 maisons comme son fils s'en souvient. A cause de la faiblesse de son organisme, le docteur lui a interdit l'effort physique. Alors, l'un de ses fils a été employé à Triteni Colonie.⁷ Le village a invité par sa personne son père, l'homme malade et à grande famille, pour employer le poste du gardien du vignoble. Le vignoble qui s'étendait alors sur un territoire de 10 hectares, se trouvait à 1,5 kilomètres du village dans les alentours de Triteni Colonie, Bolduț et Ceanu Mare. La famille a passé les années de la deuxième guerre mondiale dans le vignoble. L. M. avait sept ans quand ils ont aménagé au hameau de Triteni Colonie. Cinq années plus tard, quand le village commençait à produire après les lois de l'économie collective et le père

⁶ Département Mureș, Roumanie.

⁷ Département Cluj, Roumanie.

restait sans emploi, ils ont construit une maison dans le voisinage de Viișoara, Bolduț et Triteni Colonie. Leur maison se trouvait tout près de la rencontre de la rivière de Triteni et de Bolduț, au carrefour de Câmpia Turzii-Frata et de Câmpia Turzii-Triteni Colonie. Leurs voisins les plus proches étaient les habitants de quelques maisons des hameaux qui se trouvaient à une distance de quelques cents mètres.

Depuis son enfance L. M. vivait dans une société où on parlait plusieurs langues. Le déménagement de son village natale signifiait l'introduction dans une communauté presque entièrement hongroise. Pendant ses premières années de vie le pourcentage des différentes nations dans le village était le suivant :

Zau de Câmpie/ l'année	La totalité de habitants	Roumains	Hongrois	Allemandes	Autres	Juifs	Gitans
1930	1774	1131	417	-	226	80	145
1941	2280	1781	392	-	170	-	-
1992	2706	2076	329	2	299	-	298

Les parents n'avaient jamais assez d'argent pour acheter des terrains. En habitant le hameau, ils cultivaient le domaine Néméti en gagnant ce qu'ils produisaient. Ils avaient beaucoup d'animaux : des boeufs, des chevaux, des porcs, des moutons, de la volaille. Le cadet avait le devoir de les soigner. Etant le membre le plus jeune de la famille L. M. avait longuement ce devoir. Avant de faire l'armée, il travaillait à 9 kilomètres à Câmpia Turzii dans un moulin. Pendant ce temps il faisait plusieurs fois la route à pieds pour arriver à son lieu de travail. Après l'armée il a obtenu un emploi à Câmpia Turzii derechef dans les Usines de l'Industrie de Filet, après son nom local „l'usine de clou”. Après la mort de son père, le déménagement de ses frères, il a partagé le ménage avec sa mère. Pendant la courtoisie il fréquentait les localités et les hameaux roumaines et hongroises à une distance de 10 kilomètres. Il se déplaçait soit à pieds soit en chevauchant. Parfois il a dû quelques heures pour arriver à la destination.

Il a fréquenté la foire depuis son enfance. A Zau de Câmpie le jour de foire était le lundi. Il y revenait plus tard aussi. Il était présent plusieurs fois à la foire de la ville voisine Luduș. Aux alentours il était en foire à Viișoara, Turda, Mociu, Sărmașu de Câmpie, Iara, Cluj-Napoca et il est arrivé jusqu'à Sălciua, Toplița, Aleșd aussi. Le commerce des animaux semblait être profitable. Les animaux achetés à la montagne (des veaux, des vaches, des porcs) s'engraissaient vite sur les pâturages et à l'aide des céréales de la Plaine Transsylvaine. Après une période de 2-3-4 mois on en pouvait obtenir un double prix. Parfois on devait mener les animaux à la long des jours afin qu'ils aient parcouru le chemin de la maison jusqu'à la foire.

Le soin et la conduite des bêtes, le fauchage, l'agriculture, la courtoisie et la fréquentation des foires a formé une liaison étroite entre lui et la nature environnante. Pendant les années de son enfance il a vécu l'expérience de son entourage, de sa

géographie, de sa végétation. Les conditions météorologiques n'avaient aucune influence sur ses projets. Pendant la courtoisie, puis au temps des foires il a parcouru son chemin sans égard à la pluie, au neige, au froid. Il connaissait la place des localités, des hameaux, des terres cultivables, des pâturages, des rivières, des sources et des forêts dans un domaine de 10–15 kilomètres. Il connaissait les chemins qui les reliaient et qui passaient à travers eux, les sentiers, les ponts, les distances et le temps nécessaire pour les parcourir. Il a appris de s'orienter, d'y circuler, d'incadrer dans le temps les chemins à parcourir et les travaux à faire. Il a appris à se garder du danger de ces alentours.

L'un de ses frères a acheté une vache dans la foire de Toplița. Il n'a pas résisté sans repos au chemin qui dépassait un jour à pied. Il s'est endormi et la vache restée sans veille a disparu. L. M. raconte le retour d'une de ses courtoisies trop allongées, une de ses errances nocturnes. *Mais enfin qu'est-ce qui se passait-il avec moi, o mon dieu. J'y pars, mais les chiens aboient et je reste dans la porte. Je crie plusieurs fois : – Laji, Laji! Il ne vient pas. J'y reste presque une heure, je crois, une heure. Que faire? Je commence et je pars sur la crête de la montagne. J'allumais parfois une allumette, si j'avais une lanterne. Il y avait un pâturage. J'avais perdu le chemin aussi. J'erre sans fin, j'erre. Ils habitaient sur la cime de Ceanu et en y partant, les champs commencent déjà. J'y avais tout perdu. – Hu-u, măi. Je lance un cri, je hèle, parce que je savais heler, j'habitais sur les champs comme les Roumains. – Fsss. Notre chien commence à aboyer tout de suite. Et moi, je poursuivais l'aboiement du chien. Mais je n'avais un bâton, rien chez moi. Mais sur les champs il y avait de tels chiens, mon vieux, environ trois (...). J'avais encore 200–250 mètres à parcourir. Et j'arrivais justement près de Bolduț où se trouvaient les gouffres. Je les affronte, j'avance sans problème, mais une fois, mon vieux, je tombe quelques mètres, c'étaient des gouffres de 2–3 mètres et quand j'arrivais au fond je croyais que je dois mourir. O, mon dieu, où que je suis? Je tombe encore une-deux-trois fois, j'arrive au chemin difficilement. J'entend que les chiens aboient. (...) J'arrive sur la route mais je suis épuisé. (...) Il y avait une meule de tige de maïs. Je m'assois sur la meule. J'étais fatigué. Je me suis endormi. Je faisais un trou dans le tige de maïs, je m'y suis caché. Pour que personne ne m'y trouve. Il se souvient de tous les détails d'une autre péripétie de voyage. Là il était une boue d'une mètre. Il y avait de très mauvaises routes. En 1958. La boue était si grande qu'on n'ait pu avancer à pied. Alors j'emprunte le cheval de tante Rózsi – le cheval était presque tout le temps chez moi, car elle n'avait de quoi le nourrir. Je pris le cheval et quand j'arrive au lieu où habite aujourd'hui Simon Pali, il y avait une telle boue que le cheval est tombé avec moi. Je tombe, mais je me lève, je monte sur le cheval et je pars. Nous sommes éclaboussés, mais parce que j'ai promis à la fille que je viens, je viens tout de même. J'ai traversé la montagne avec le cheval; je le mène dans l'écurie et elle demande qu'est-ce qui est passé au cheval. Et je dis, voilà, quelle est la situation.*

Sa relation avec l'environnement s'est affaiblie depuis 1964. Cette période de sa vie est celle de la stabilisation, de l'accomplissement. On a fini les constructions de la maison dans laquelle il vit jusqu'aujourd'hui. Il est arrivé à trouver un emploi et une fonction qu'il remplissait jusqu'à la retraite. En aménageant dans le village, il s'est accommodé à la communauté des voisins.

Malgré qu'il a travaillé dans les usines de la ville prochaine, la vie au hameau l'obligeait à l'acquisition du bois et au soin des animaux. Mais depuis 1964 il habitait

avec sa famille une maison à peine construite au chauffage au gaz et à l'éclairage électrique. Et bien qu'il n'ait jamais renoncé à l'élevage et à l'agriculture, il a eu très peu de temps à disposition pour s'en occuper. En faisant les trois-huit dans l'usine, il n'a pas pu participer régulièrement aux travaux champêtres. Il a renoncé à conduire le ménage et à l'organiser. Dans les yeux de sa famille et dans ceux du village il passait pour un travailleur qui faisait la navette à la ville. Ses enfants grandissants, particulièrement ses fils ont travaillé de plus en plus autour de la maison et ils ont fait leur travail de plus en plus indépendamment de leur père. A cause de son emploi urbain il a perdu le contact avec la nature. Les conditions météorologiques n'ont eu aucune influence sur sa vie, son travail. Et de la sorte s'est affaiblie leur influence affective aussi.

La composition ethnique de la population de Triteni Colonie a été évaluée de la sorte :

Triteni Colonie / Année	La totalité de habitants	Roumains	Hongrois	Allemandes	Autres	Juifs	Gitans
1910	318	9	309	-	-	-	-
1966	477	81	396	-	-	-	-
1992	519	134	385	-	-	-	-

La politique économique des années du „pouvoir du peuple” devenait un facteur organisateur du site et de l'espace de vie. Le collectivisme accompli en 1962 a mis fin au monde des hameaux. A vraie dire L. M. n'a pas été le seul qui a renoncé à la vie et à l'économie de hameau depuis 1960. La suspension de la propriété de terre a rendu impossible la vie et l'économie de hameau, tandis que les places des maisons villageoises distribuées à des prix symboliques et la distribution des appartements urbains donnait à chacun la possibilité d'établir un ménage rustique ou urbain. L'agriculture a suspendu le stock des animaux des ménages villageois et la végétation variée des propriétés personnelles. La génération moyenne est passée en quelques années à un type de relation plus indirecte avec la nature. La suspension des lots privés, la division homogène et à grande échelle des terres du village, la simplification de l'agriculture, de la production des céréales, de l'élevage des animaux rendait simple et facilement compréhensible les alentours du village. A la suite de l'agriculture extensive les glissements de terrain aux confins du village et leur végétation spécifique ont disparu. La régularisation des fleuves a fait disparaître la végétation et la population des eaux. Dans les années 1960 on a remblayé un territoire de 15 hectares et on l'a transformé en verger. Dans les années 1970 on a planté de raisin sur une terre de 100 hectares aux alentours de Triteni Colonie, Triteni de Sus et Coc⁸. L'organisation de la population en groupes

⁸ Les conducteurs du collectif ont renoncé au soin du verger déjà dans les années 1980. D'un côté à cause du manque de l'adresse et des outillages nécessaires pour la culture fruitière, de l'autre côté à cause du faible rendement du jardinage. Parce que les habitants et la direction ont tant volé de la récolte, on pouvait

avait spécialisé et rendu unilatérale la présence des habitants dans l'agriculture et elle avait affaibli la relation du village et de son environnement. La nouvelle génération a tourné le dos aux alentours du village. A la suite de l'éducation obligatoire, la période de plus en plus longue de scolarité, les emplois urbains et l'aménagement dans la ville, l'environnement du village ne produisait plus des impressions favorables. La place des formes des distractions liées aux environnements du village (l'errance, la chasse des oiseaux, la cueillette des champignons, des fruits sauvages, des fleurs, des branches vertes pour la tradition des branches vertes, les jeux pendant le pâturage, la glissoire, la chasse des lapins) a été pris par le divertissement collectif des masses dans les maisons de culture, la culture des discothèques et le tourisme orienté vers l'extérieur.

A cause de l'utilisation des produits chimiques et des machines, le loup, le renard, le lapin, le serpent, le hamster, la taupe ont disparu de l'environnement du village comme les sangsues des rivières. A la suite des cultures de grand rendement il n'y avait pas de cannaie, des saules à la long des rivières, des acacias aux alentours des hameaux, on ne trouvait plus des poiriers et des plumiers sauvages le long des chemins.

Par suite de l'agriculture de grand rendement, la circulation a changé. On a négligé les sentiers et les chemins, ainsi que la circulation champêtre entre les localités. Au commencement des années 1960 à cause des emplois urbains et à la fin de ces années à cause de l'évolution de l'enseignement de spécialité et lycéen la modernisation de la circulation devenait nécessaire. Le transport des personnes organisé s'est généralisé. Dans les années 1950 les gens ont été transportés par les autovéhicules couvertes de draps et puis par les autobus. A la manière de l'augmentation de la fluctuation, on a introduit des cours de midi, de l'après-midi et du soir. Mais depuis 1990 on préfère les voitures plus rapides et plus commodes. Le long déplacement à pied ou au cheval, à chariot lié aux conditions météorologiques et à l'environnement était remplacé par la circulation rapide sur une itinéraire stable et dans un moyen à l'espace clos destiné aux passagers. Dans les années 1960 on a asphalté les chemins dans le voisinage de Câmia Turzii. Le chemin a cessé d'être un facteur créateur des impressions liées à l'environnement et a perdu le privilège pour transformer ces impressions en savoir personnel et de les communiquer aux autres. L'environnement (les animaux, les plantes) est devenu dans le meilleur cas le composant d'un simple paysage. On n'avait plus besoin de l'ombre et des fruits de l'arbre au long du chemin. La voix, la conduite et l'odeur des animaux, la couleur et l'odeur des fleurs ont cessé d'être impressions de voyage.

vendre seulement une petite partie de celle-ci. Le destin de la culture de la vigne a été le même. On se rendait compte que le sol et la position de la plantation ont été hostiles à la culture. On a commencé à ignorer les cultures dès 1980. Et après 1990 quand on a redistribué les terres, elles ont été entièrement suspendues. Les propriétaires ont totalement mis fin à la plantation.

L. M. ET LA TRADITION

L. M. est resté analphabète. Quand il a eu sept ans la famille a déménagé de Zahu de Câmpie et ils ont aménagé dans le vignoble de Triteni Colonie. L. M. y avait vécu pendant les années où sa génération (sans exception) fréquentait l'école. Ayant égard à son éducation, son développement mental et sa vision sur le monde, l'institution à un effet décisif était la tradition qu'il se procurait oralement de sa famille et de son entourage. Il se souvient de son enfance comme de la période quand il avait appris et avait provoqué la validité du savoir paysan. Son père (il est mort en 1953) a vécu sa vie sous le signe de ce savoir traditionnel. Par la charpenterie il s'est orienté dans un large espace géographique et sociale. Il avait augmenté ce savoir par trois années au front et quatre années de prison en Sibérie. Par ses impressions et ses discussions, il a réussi à se procurer un grand savoir. Il a été obligé à apprendre – outre sa langue maternelle – le roumain, le gitan, le hébraïque, puis le russe et l'allemand. Dans sa maison il y a eu des livres aussi, je suppose que des éditions populaires, de la littérature de colportage. Après les souvenirs de son père, premièrement on s'était divertis les longues nuits d'hiver avec les histoires du père. *Pendant l'hiver il s'en occupait toujours. Nous en étions enchantés, parce que le vieillard était faible, il ne pouvait pas sortir l'hiver, il était maladif. Et nous l'avons demandé toujours de nous raconter ce qu'il savait. Alors le vieux est resté dans le lit et nous l'avons entouré pour l'écouter. Et je savais mémoriser ce qu'il disait.* Pendant les années passées dans le vignoble de Triteni Colonie leur maison était fréquentée. Les jeunes de Triteni Colonie ont passé volontairement les nuits d'hiver dans la maison du gardien du vignoble qui savait raconter, jouer du violon et du cithare. En aménageant au hameau, leur maison est devenue encore plus fréquentée. La maison au carrefour, puis près de la gare de l'autobus était un abri devant les mauvaises conditions météorologiques, elle était la place idéale pour les repas des voyageurs en chariot. La famille était réceptive aux informations différentes et elle les a gardés en même temps. *Nous avons vécu à la périphérie, mais c'était un lieu très fréquenté près de la route. Toujours on avait beaucoup de hôtes. Les voitures sont venues jusque là, les gens sont venues jusque là, à pieds de Triteni de Sus, de Ceanu et de Bolduț. L'autobus y venait très rarement, une fois par semaine. Et on est venu à pied jusque là de Coc, de partout. C'était donc un lieu fréquenté.* Une fois un hypnotiseur a divertissé la famille. Pendant sa jeunesse L. M. est allé se divertir parfois avec les jeunes Hongrois dans la direction de Triteni Colonie et Triteni de Sus, mais fréquemment avec les jeunes Roumains aux rencontres nocturnes à Bolduț. Pendant les longs soirs d'hiver qui s'allongeaient dans la nuit on a raconté des histoires, on a fait des blagues, on a dansé et on a joué aux cartes. Les jours d'été il est allé à Bolduț pour danser. La fréquentation de la foire a signifié pour L. M. une forme de rafraîchissement, la possibilité des nouvelles connaissances et d'orientation. *Qu'on suppose qu'il a vendu une vache, il a demandé tout de suite, d'où est-ce que vous êtes. Si tu l'as achetée ou non, il n'avait aucune importance. Nous avons bavardé et si nous nous sommes rencontrés deux-trois fois, nous nous sommes déjà salués. Et nous étions heureux que voilà, une connaissance. Et puis si on a rencontré un habitant de Triteni, on lui a demandé des nouvelles sur toi. Ou si tu as regardé la vache le matin et tu ne l'as pas achetée à cause d'une différence de deux-trois cents lei, le midi, quand tu y est passé derechef, on l'a vendue déjà et*

on a consommé le tournée. On t'a invité, tu étais le premier, viens donc, bois avec nous un verre d'eau de vie. La foire n'était pas cause de querelle. L'homme a lié une amitié. Son premier emploi a été au moulin de Cîmpia Turzii où il a eu beaucoup de possibilités de faire des connaissances, de bavarder. Après son service militaire (il avait déployé son service militaire dans les villes du Regat et de Moldavie, à Ploiești, Mărășești, Bârlad, Iași) il a travaillé dans l'usine de clou jusqu'à la retraite. Il a conduit de longues années une automobile de la fabrique, puis il était magasinier. Quand il avait le privilège, il racontait volontairement. Quant à ses collègues, ils aimaient l'écouter.

Le travail à l'usine – malgré les échanges de 8 heures – a rempli le temps de L. M. La navette a duré encore 3–4 heures par jours. Puis il a été présent aux fêtes et aux programmes du temps libre de ses collègues. L'usine construite sur une territoire de plus hectares est devenu la partie de ses jours avec son environnement, son monde industriel et ses lignes technologiques. Il s'est accommodé aussi à une nouvelle hiérarchie sociale. Les Usines de l'Industrie de Filet s'est développé au cours des années et il est devenu le centre de l'industrie lourde et de la métallurgie de Roumanie. Dans les années 1980 il a eu presque 12 000 employés dont la plupart y faisait la navette d'un réseau de 50 kilomètres. Dans ce milieu les maîtres, les ingénieurs et ceux qui ont terminé leurs études dans l'école de spécialité qui fonctionnait dans le voisinage de l'usine, ont transmis le savoir de spécialité. Les discussions journalières ont été maîtrisées par les questions de la production, de la technique et des salaires.

L. M. s'est agrandi dans une famille de dix enfants. (Les dix enfants sont nés en trois mariages. Sa mère avait quatre, son père avait trois enfants quand ils se sont mariés. Ils ont eu encore trois enfants communs, L. M. en était le plus petit.) L. M. a rendu visite à ses frères pendant leurs service militaire. Il a été présent successivement aux mariages de ses frères, puis aux ceux-ci de leurs enfants. L'un de ses frères s'est établi au village tout proche, à Bădeni, deux à Cluj-Napoca, un à Mediaș, l'autre à Bălan (le département Harghita). Pendant les voyages et les rares rencontres des frères L. M. a appris de nouvelles coutumes aussi. Les discussions avec ses frères ont transmis vers lui les événements d'une sphère très large.

L. M. s'est marié en 1958. Sa femme était la fille d'une famille hongroise de Triteni de Sus. Leurs quatre enfants (une fille et trois garçons) sont nés en 1958, 1960, 1961 et 1967. La nécessité d'emmener à l'école la fille aînée était un facteur décisif pour déménager du hameau et aménager dans le village. Sa fille fréquentait l'école pendant huit années, puis elle travaillait pour la couturière du village. Son gendre était tractoriste. Après la suspension de l'économie collective il partait pour travailler à l'étranger. Leur fille – la petite-fille de L. M. – continue ses études à l'Université Babeș-Bolyai de Cluj-Napoca à la faculté de sociologie. Les deux fils de L. M. ont fait seulement quatre années d'étude. L'un s'occupe de l'organisation du ménage. Le fils aîné travaille à l'étranger lui aussi. Le dernier, le quatrième enfant de L. M. ne va pas à l'école à cause de sa maladie.

L'emploi à l'étranger du gendre et du fils aîné s'intègre entre les options de la génération moyenne et jeune du village. A présent presque 70–100 personnes sont obligés à choisir cette possibilité. Grâce à ce fait le monde cognitif du village s'est réorganisé. Les impressions du voyage et de la vie à l'étranger maîtrisent de plus en plus les discus-

sions. On assiste au recul des nouvelles, sensations tenant à l'environnement social et à la région devant le savoir concernant le monde lointain.

L. M. a été éduqué selon la religion protestante (réformate). Mais pendant les années passées au hameau il ne s'est accoutumé à la fréquentation de l'église. Plus tard le travail à l'usine n'a pas permis ce fait. Sa mère est devenu sabbatique en 1953 (encore pendant leur vie au hameau) parmi les premières dans le village. Leur maison est devenu l'un des lieux d'assamblage des sabbatiques. L. M. a eu longtemps envie de choisir aussi cette religion. Mais il n'a pas pu renoncer ni à la boisson ni aux repas gras. En plus, à cause de son emploi il ne pourrait pas fêter le jour de samedi. Ainsi qu'il est resté formellement le membre de l'église réformatrice.

Après les changements de 1989 (la chute du communisme) la communauté protestante locale a établi des relations religieuses-sociales avec une communauté semblable de la Hollande. Dans le cadre de ces relations on importe, vend et distribue régulièrement des produits de consommation (des vêtements, des meubles). Cette action a contribué au changement du village du point de vue de la décoration de l'intérieur des maisons et des vêtements portés. En même temps la migration touristique est devenue fréquente dans toutes les deux directions.

L. M. n'a pas eu aucune maladie sérieuse. Pendant son service militaire on lui a enlevé l'amygdale. C'était son première rencontre au milieu de l'hôpital. Plus tard il a dû interner ses fils pour la même raison. Pendant ses années de travail il a été malade à la poche du fiel et à l'estomac. Quand il s'est adressé au médecin, il a constaté avec contentement que celui ne peut pas identifier la maladie et il ne peut pas donner un traitement à bon résultat. Il s'est adressé avec le problème de sa maladie à la « femme aux herbes » de Unirea qui a diagnostiqué le fonctionnement irrégulier des reins par un simple tâtonnement. En utilisant un thé préparé par elle, il s'en est remis dans une année. Lui et sa femme, ils ont soigné sa mère paralysée pendant quelques années. Les médecins n'ont pas pu guérir la maladie de son fils non plus.

LES FONCTIONS BIOGRAPHIQUES ET GENEALOGIQUES DES SUPERSTITIONS DE L. M.

L'assaut de la superstition comme forme de la conscience depuis le 18^{ième} siècle a trouvé le fondement de ses arguments dans une autre vision du monde : celle-ci rationnelle, empirique. Dans cette étude nous suivons l'organisation de la représentation de la superstition et des impressions de celle-ci. Nous essayons donc trouver les motivations qui – contrairement aux efforts de la science – rendent les superstitions une réalité saisissable, perceptible et représentable. Pour cela on poursuit premièrement les textes qui intègrent et qui représentent la superstition dans la vie de l'individu présenté ci-dessous. En parlant des superstitions, l'individu représente sa vie ou celle-ci d'un membre de son environnement social.

Une fois, le père de L. M. a construit une maison à la périphérie du village. Il s'est attardé jusqu'au soir à la maison en construction. Quand il est arrivé au cimetière juif, les ténèbres se sont laissées déjà. Le sentier passait à côté d'un segment rapide de la

rivière et une souche renversée. La souche connue semblait bizarre maintenant. Une femme fardée, fumante y était assise. Le père de L. M. l'a saluée poliment. Mais la femme hochait la tête sans rien dire. A cause de la vision bizarre, l'homme était saisie par la peur. Il voulut se précipiter, mais brusquement il devenut incapable, impuissant. Ses pieds ne voulurent pas lui obéir. Il était heureux quand plus tard il arriva au moulin voisin où l'un de ses parrains était le meunier. Le moulin était en marche. Il commença à frapper la porte et il appela son parrain. Après son cri le moulin devena silencieux. Et alors le père de L. M. aperçut le cadenas fermé accroché à la porte. Le lendemain il rencontra son parrain et il apprit que pendant les nuits le moulin est lieu de rencontre pour le diable. Un peu plus tard il rencontra le diable au même lieu. Alors il avait la forme d'un cheval. Il ne laissa pas le père de L. M. de passer par le sentier. La même chose est arrivée au beau-frère de L. M. de Bădeni. Un soir il voulut très tard traverser un pont au centre du village. Un cheval se mit devant lui et ne lui permit pas d'y passer.

Le père de L. M. était le spectateur de la métamorphose d'une connaissance. Des jeunes mariées firent le fauchage sur le champ voisin. Quand ils se reposèrent pour le repas de midi, le mari demanda à sa femme d'apporter de l'eau. Pendant que la femme n'était pas présente, il se transforma en chien dans la plantation prochaine de maïs et il attaqua sa femme revenante. La femme se défenda, mais pendant le combat le chien mit en lambeau sa robe. Quand elle arriva au lieu de leur repas, le mari l'attendait déjà. Il écouta en riant l'histoire de la femme effrayée. La femme aperçut entre les dents de son mari un fil détaché de sa robe.

Un des amis du père de L. M. lui raconta qu'il avait un diable. Il l'avait couvert pendant neuf semaines du premier oeuf d'une poulette noire. Le diable l'aida beaucoup. Il faisait la cuisine, il apportait tout à la maison et il domestiquait les animaux. Mais plus tard il commençait à avoir assez de nourrir le diable. A chaque repas il devait jeter la première gorgée, la première bouchée sous la table pour son aide. S'il ne l'avait pas nourri, le diable l'aurait puni pendant la nuit et l'aurait jeté par terre qu'il ait été prêt à mourir. Pour cela il voulait s'en débarrasser, mais il n'y ait pas, réussi. Il se plaignait jusqu'à ce qu'une vieille femme lui ait donné un conseil. L'homme a fait coudre un beau mouchoir et y ait lié le diable. Il est allé à la foire et il a mis le mouchoir dans sa poche de sorte qu'il ait pu être aperçu. Il s'est mêlé parmi les filles et une fille le lui a volé de sa poche. L'ami du père de L. M. est rentré heureusement de la foire. Parce que le diable volé est resté à son nouveau maître.

La mère de L. M. s'aperçut un matin sa marrain Pendzsi s'inclinée dans le blé couvert de rosée. Elle s'est approchée d'elle. La marraine n'a pas caché ses faits. Elle s'est querellée avec une famille et elle a voulu s'en venger en enlevant la force de blé par la rosée de l'aube. Le blé gâté est cultivable, peut être broyé, mais il ne se lève pas, on ne peut pas en faire du pain.

La famille de L. M. habitait déjà au carrefour de Triteni Colonie. Un hôte est arrivé à eux de la direction de Boian, un hypnotiseur. Il est entré à la maison et pendant qu'il se reposait, il divertissait les enfants. Il a mis son chapeau sur la table et il y fait apparaître toute sorte de choses. Il y a apporté même la montre du voisin : Ny. J.

On a souvent porté malheur sur la famille de L. M. par mauvais oeil. Une fois un homme roumain aux sourcils entrecroisés admira et louangea leurs petits canards. Dans une heure et demi les canards ont commencé à s'agiter, ils piaulaient et ils s'étour-dissaient. Quelques en sont morts. La mère de L. M. leur a jeté de l'eau à charbon. Autre fois, un dimanche l'un de leur parraine a regardé leurs porcs et la truie. Le lendemain matin le meilleur porc était presque mort. La femme de L. M. a été internée à l'hôpital. A cause de l'aggravation de son état l'un de ses compagnons lui a jeté de l'eau à charbon et elle se rétablissait. L. M. jetait de l'eau à charbon pour les membres malades de sa famille. Pendant la recherche il n'était pas disponible à prononcer la prière qu'on utilise dans ces situations parce que par la prononciation la force du texte aurait pu se transmettre au chercheur. On a deux possibilités d'apprendre cette prière. On peut la faire passer chez soi d'un individu qui ne veut plus l'utiliser (un homme vieux, quelqu'un à l'agonie) ou on peut la voler. Dans ce cas l'adept s'approprie illégitimement la prière et il l'apprend par coeur, puis tous les deux peuvent l'utiliser sans problème. Mais pendant la recherche, L. M. jetait volontairement de l'eau à charbon à l'enfant y présent du chercheur.

Pendant sa jeunesse, une fois, le visage de L. M. s'est gonflé. Une vieille femme roumaine habitait au hameau voisin. On a emmené chez elle l'enfant malade. Elle a fait neuf petites boules de pain et elle a prononcé une prière sur chacune d'elles. De la sorte L. M. s'est guérit.

Pendant son enfance il était souvent surpris par la pluie, la tempête au pâturage. Il voyait souvent des nuages en forme de queue de dragon pendus au-dessus de la terre. Il y courait un dragon lourd, semblable aux bœufs et il déclenchait une tempête ou de la grêle. Ses parents lui ont appris que dans ces cas on doit y montrer et crier: *voilà le dragon*. Quelques décennies plus tôt quelqu'un a chassé un dragon dans le village voisin. Mais quand la tempête a finit, le dragon est disparu. Tout le monde sait aux alentours qu'on ne peut voir un dragon mort. Il tombe quelque part où on ne peut pas l'apercevoir. On nomme depuis alors *Leu*⁹ (Lion) la famille du chasseur.

On lui a dit aussi que le diable habite dans le tourbillon. Si l'homme le rencontre pendant qu'il dort ou s'il ne se défend pas contre lui et passe à travers, il le rend paralysé. S'il avance vers l'homme, on doit le frapper par la main gauche. Ou on doit cracher neuf-dix fois et prier: – *Mon Dieu, aide moi, ne me quitte pas!* On doit frapper le fantôme aussi par notre main gauche.

Un des parrains du père de L. M. aperçut une fois que l'un de ses brebis est agité. Il ne veut pas rester à la traite, il ne donne pas du lait. Une fois on a guetté le mouton. La brebie a été visité par un serpent blanc qui lui a tété le lait. C'était le serpent de la bonne chance. Il est defendu de le tuer parce qu'il garantisse la bonne chance de la maison, du ménage. Si on le tue, l'animal mort aussi, un membre de la famille mort, la malchance commence à s'emparer de la maison.

⁹ Mot roumain.

Pendant son enfance au binage sa mère trouvait *un chien de terre*. Elle a conseillé à sa fille Marika de l'étouffer. Une telle main est bénit pendant une année, elle peut guérir des gonflages, des abcès.

Dès 1960 la mère de L. M. est devenue sabbatique. Ce qui l'a convaincu de la nécessité de cesser le travail pendant le samedi c'était le malchance qui se répétait trois fois les samedis. Une fois une poule est entrée dans le poêle chauffé. Une autre fois pendant qu'on a rôti le pain un coq a attaqué l'enfant L. M. et il l'a blessé gravement. La mère interprétait tout cela comme le signe qu'elle ne fasse plus du pain samedis. Plus tard ni la femme de L. M. ne travaillait plus samedis malgré qu'elle restait réformatée.

Selon L. M. les habitants du village étaient convaincus de la nécessité de ne pas travailler les dimanches à la suite d'un fait des années 1970. Un boucher du village a tué un porc un jour de dimanche. Après qu'il l'a tué et il a commencé à le brûler, le porc s'est levé et il a tourné trois fois. Désormais, le boucher ne tue des animaux ni les dimanches, ni pendant les jours de fête. Sa femme ne tue même pas de la volaille ces jours-là.

La famille de L. M. s'adressait à plusieurs spécialistes au cours des années. S'il s'agit d'une maladie, ils s'adressaient à deux médecins qui guérissait à l'aide des herbes. L'un habitait à Sălciua, l'autre à Roşia Montana. S'ils avaient mal à la tête ou avaient des abcès ils s'adressaient à une vieille femme pieuse. Les animaux malades étaient menés à un vieillard de Sâncrai. Si on apportait de malheur sur un membre de la famille, une femme roumaine de Tăureni les aidait. On s'adressait plusieurs fois au prêtre orthodoxe. La famille de L. M. s'adressait au prêtre orthodoxe de Valea Florilor.

Dans les trames présentés ci-dessus, nous accentuons deux motifs de l'organisation et de la représentation des superstitions. La superstition comprise comme *motif biographique* est identique à la fonction remplie par celle-ci dans la vie de l'individu et aux fonctions sémantiques et structurelles de celle-ci dans l'histoire de vie comme macronarration, forme construite et textualisée de l'identité. Les superstitions sont des événements qui dirigent la vie humaine à une direction inattendue. Les rencontres inattendues, les tournures inattendues, les impressions choquantes se passent dans les moments les plus bizarres à cause des faits incompréhensibles. Ils déclenchent un effet affectif si fort (effroi, peur) que l'impression reste inoubliable pendant toute la vie. Dans ces cas, la représentation narrative de l'événement se répète plusieurs fois.¹⁰ Ces représentations narratives persistent dans le registre de *l'histoire locale*. En s'intégrant dans le répertoire narratif, elles deviennent utilisables à garder le savoir des membres de la communauté, leurs relations et le souvenir du temps passé et des personnes défuntes. Ces événements affectent pour une période plus ou moins longue ou pour toute la vie le destin de l'individu, ils donnent une nouvelle forme à son statut social. Les maladies de longue durée ou intraitables actualisent aux yeux de l'individu et de son entourage le savoir des superstitions et les liaisons nécessaires qui s'établissent entre l'homme et celles-ci. Dans les yeux de l'individu ces situations et ces événements

¹⁰ La littérature de spécialité de la question appelle *fabulat* ces histoires à caractère personnel.

passent pour des *événements de destin*. C'est-à-dire il accepte et il représente ou il fait accepter une période, un événement de sa vie comme si celui-ci s'était passé malgré lui, inévitablement, à l'effet d'une partie spéciale de son environnement. De l'autre côté, les histoires du répertoire narratif d'une collectivité locale gardent pour le souvenir des événements de destin, des tournures de la vie des membres de la collectivité. Selon László Tengelyi, celui qui définit le terme, l'événement de destin déclenche «une formation souterrain de sens» et en même temps met l'individu face-à-face avec soi-même comme identité. «Le mot *événement de destin* (...) fait allusion à *une telle formation souterrain de sens qui est inmaîtrisable et se déclenche de soi-même et qui crée un nouveau début* dans l'histoire de la vie. (...) Un *coup de destin* se transforme en *événement* de destin quand elle n'attaque seulement l'individu, mais quand il le frappe juste dans son identité conçue.»¹¹ Ces événements sont des points cruciaux dans la vie de l'individu. Le point crucial dans la vie de l'individu est un carrefour d'où la vie de celui-ci s'intègre dans un espace de vie d'une autre qualité, dans un autre réseau de relations, elle suit un autre rythme et reçoit un nouveau statut. L'individu accepte le point crucial par l'adaptation tandis que son environnement par la socialisation. L'adaptation est «un procès intégré dans la vie, parce que tous les individus doivent transformer au cours de leurs vie les modèles de conduite pour réussir à correspondre aux nouvelles conditions. Chaque personne change sa modalité de vie pour réussir à maintenir la continuité soit dans son rôle joué au sein du groupe, soit à cause des attentes de la société où de son propre image sur soi-même où tout simplement pour survivre.»¹² La narration répétée et fréquente de ses impressions inattendues a le rôle de maintenir la communication avec l'entourage et de contribuer au changement de l'identité et de l'image sur soi-même.

La résocialisation qui est l'effet de certains événements de destin met l'homme et son entourage dans une situation périphérique et désavantageuse. Dans ces situations on fait appel à la stratégie du *secret*, de *la dissimulation*. Cette stratégie maintient les narrations à fonction biographique sous le niveau de la publicité. Par la relation de ces histoires on peut discréditer tant l'individu que son entourage (sa famille, ses parents et ses voisins) et on peut rendre responsable la personne qui avait relaté les faits en question. Les situations de crise du concubinage et des relations de parenté, de voisinage rendent visible ce savoir caché, intime et latent. Généralement les cas des pertes psychiques ou physiques, de l'aide du prêtre orthodoxe, les différents types de maladie, les malheurs provoqués par le mauvais oeil, les crises de folie sont présents dans le savoir commun, mais ils restent sous le niveau de la publicité.

A la suite de la popularisation des événements de destin l'individu arrive au centre de l'attention de la communauté. Il devient un «cas», on commence à parler de lui, à employer un traitement spécial envers lui et sa famille (la pitié, l'évitement).¹³ Les évé-

¹¹ TENGELYI 1998: 199.

¹² MANDELBAUM 1982: 37. C'est Mandelbaum qui utilise les termes de *l'adaptation* et du *point crucial* dans sa méthode établie pour analyser le trajet de la vie. La vie de l'individu a des points cruciaux sur le plan biologique, culturel, social et psychosocial.

¹³ Le philosophe français du 20^{ème} siècle, Emil Cioran traite ce problème dans son œuvre sur

nements de destin et la biographie qui intègre ces événements de destin, offrent la possibilité d'identifier, d'intégrer, de classer, parfois de marginaliser les membres de la communauté. La connaissance de la biographie des individus ainsi que ceux de ses parents fait partie de ce savoir commun qui transforme en collectivité une société locale. La communauté villageoise porte une vive attention pour l'étranger qui arrive dans son milieu de vie et elle l'isole jusqu'à ce qu'elle n'obtienne pas sa biographie. Par contre, la société moderne renonce à tenir compte des biographies des individus – fait qui provoque l'état de crise de la société.¹⁴ La relation des textes liés aux superstitions dans le milieu de vie local est réglée, se lie aux normes, elle forme un ensemble avec une finalité et des conséquences actuelles.

Dans la biographie de L. M. on peut discerner deux points cruciaux. Pendant son enfance il est devenu le proie de leur coq un jour de samedi. L'animal l'a abattu il a mis en lambeau la peau de sa tête. Le fait n'a pas eu aucune conséquence sérieuse, ses blessures se guérissaient sans problème. Sa vie religieuse, son sentiment religieux se sont formés sous l'influence de cet événement. Sa mère a accepté les conseils des sabbatiques après trois accidents de samedi. Elle est devenue membre de la communauté sabbatique. Le samedi a été désormais jour de fête quand le travail était interdit. Cet ordre a été accepté par la femme de L. M. qui devenait membre de la famille. Mais L. M. n'a pas eu la possibilité d'entrer dans cette communauté.

Le quatrième enfant de L. M. est né en 1967. Après sa naissance on a découvert qu'il était débile. Alors L. M. a fait appel à l'aide des savants, des prêtres orthodoxes pour le guérir. Après des expériences de plusieurs années il a renoncé au rétablissement de son fils et il a accepté qu'on ne pourrait pas modifier l'état de l'enfant.

Pendant sa jeunesse L. M. a volé à un guérisseur la prière utilisée en cas de mauvais œil. Désormais s'il est nécessaire, il jette de l'eau à charbon aux membres de sa famille, aux voisins.

Dans les narrations liées à ses parents, les motifs biographiques de plusieurs personnes sont présents. On se réfère premièrement à la rencontre nocturne de son père avec le diable. La rencontre est restée une impression inoubliable pour son père. Tandis que pour le village c'était un nouveau argument que le diable s'emparait du moulin. Le père a témoigné dans la même région comment s'empare la maladie de deux hommes, comment se transforment-ils en werwolf et sous cette forme ils attaquent leur femme. Selon une autre histoire, un homme couve pour soi-même un diable et puis il ne peut pas être tranquille à cause de lui pendant des années. La mère de L. M. identifie une sorcière dans une de ses histoires. Les narrations à fonction biographique popularisées

l'anthropologie philosophique et il dit que l'individu capte l'attention de son entourage au moment où il devient un „cas”. Cette tournure enlève de l'anonymat et dès cet instant il représente une „essence spéciale” au lieu de „l'essence universelle” qu'il était plus tôt. Celui qui ne devient pas un cas, qui n'a pas de destin, reste inaperçu. CIORAN 1991: 15–22.

¹⁴ C'est Bouvier qui formule cette idée. La société moderne devrait intégrer trop de personnalités excentriques, ce qui est impossible. BOUVIER 2000: 20. À vrai dire la hiérarchie sociale devient plus forte par le refus de l'intégration: la société a des individus comptés parmi ses membres et des individus „sans nom” et de la sorte marginalisés.

par les parents de L. M. ont contribué visiblement au changement du statut des membres de la collectivité.

L'autre caractéristique de la rhétorique des relations superstitieuses est *le motif généalogique*. On peut donner plusieurs descriptions de ce fait. La généalogie est un texte narratif qui réalise la ségmentation d'une entité selon l'ordre de descendance (l'âge, le degré de parenté, dépendance) et fixe la place de l'individu dans le réseau de relations de la société. La généalogie est en même temps la figure du souvenir et des relations sociales. L'intégration des superstitions dans les structures généalogiques (dans un sens plus large dans les structures sociales locaux) marque : 1. la forme d'acquisition de la superstition de l'individu, la transmission de la superstition vers l'individu, 2. la connexion de la structure sociale et de la tradition, 3. la situation de la tradition dans le temps généalogique. Dans le cas de L. M. la tradition se lie plus fortement aux structures généalogiques et sociales que l'ethnographie nous l'a décrit. À côté du système du savoir populaire construites par l'ethnographie, dans la pratique on peut discerner une autre structure. Selon ce modèle les contextes de l'acquisition et de l'utilisation du savoir s'organisent et s'activent selon l'individu qui émane l'information. La connexion de l'information et de l'individu, de l'hierarchie généalogique et sociale est une *figure du savoir*, une forme de *l'exposition du souvenir*.¹⁵ À cause de cet entrecroisement les connaissances sont plus stables et on peut apprendre plus facilement la société des contemporains et des ancêtres.¹⁶ Dans la tradition populaire (et particulièrement en sa forme orale) les générations communiquent toujours par les individus. La tradition se transmette par ces liaisons personnelles, directes.¹⁷ Le motif généalogique, social a divers sens et fonctions. 1. Il situe dans le temps (la durée de la vie de la personne) l'événement. Tandis que l'origine lointaine de la tradition augmente la valeur de celle-ci, au cas des superstitions c'est la place occupée dans le présent ou dans le passé récent qui assure l'identification avec la superstition. 2. Il lie la superstition au statut social, à l'autorité et de la sorte il la valorise, il la qualifie. Par le fait qu'on lie la superstition à un parent (mère, père, convive, enfant aggrandi), aux hommes et aux adultes, annonce et signifie l'acceptation des superstitions. La connexion de la superstition et de la structure généalogique est identique au geste de l'identification avec les contemporains et les ancêtres. Son attachement à une personne inconnue signifie la doute envers l'évidence de la superstition, un écart de celle-ci. 3. Il transmet et remanie le savoir, la superstition sous une forme épique, narrative.

Les narrations de L. M. se réfèrent le plus souvent à son père. Le père est la personne qui vit l'expérience du diable et qui assiste à la transformation en werwolf de l'une de ses connaissances. Une connaissance lui raconte comment réussit-il à se débarrasser du diable couvé. L'animal d'une autre connaissance est tété par un serpent.

¹⁵ Les termes sont utilisés par Jan Assmann dans son livre sur la mémoire collective. ASSMANN 1999: 23, 38.

¹⁶ Kocsis Gyula parle sur les outillages de l'apprentissage de la société. Il donne l'exemple des nécrologues. KOC SIS 1991.

¹⁷ Paul Ricœur empreint le terme de la relation anonyme d'Alfred Schütz. Pour une problématique de la question : RICŒUR 1985: 161.

Près de son père la mère de L. M. est une autre autorité. Sa mère identifie une sorcière. Et c'est sa mère qui se rend compte que les accidents sériels de samedi remplissent le rôle d'une hiérophanie.

LES SUPERSTITIONS DE L. M. : MILIEU ET TOPOLOGIE

A cause du retard de la recherche concernant la relation des superstitions, de leur représentations (textes) avec le milieu de l'homme, on a des informations peu nombreuses sur les superstitions des espaces et des mondes concrets. Pendant la deuxième moitié de 20ième siècle les recherches ont donné comme résultat beaucoup d'études fragmentaires dans ce domaine. Nous y faisons référence aux études concernant le savoir sur les formes de relief,¹⁸ les plantes,¹⁹ les apparences mythiques des animaux,²⁰ les forces magiques attribuées à eux,²¹ les astres,²² les conditions météorologiques et le climat.²³

L. M. habitait depuis son enfance des localités de la Plaine Transsylvaine situées dans le voisinage de la rivière de Arieş et Mureş. Il y avait là des collines d'une hauteur de 300–500 mètres. Les versants sudiques des collines sont couverts par une ancienne végétation de steppe. Les sommets des collines sont étendus, courbés, les glissements sont fréquents sur les versants. Dans les vallées il y a des lacs à l'eau pas trop profonde. Le climat de la région est continental tempéré. La température moyenne annuelle est de 9–10 degrés (°C). Les valeurs absolues de température sont –32,5 et + 36 – +42. La différence annuelle des valeurs absolues est donc plus de 70 degrés. La valeur moyenne de précipitation est sous 600 millimètres. La destruction du forêt a beaucoup de conséquences. Les procès érosifs sont favorables à la dispersion des plantes résistantes à la sécheresse. Ce fait mène au déséquilibre de l'économie de l'eau de la région. (La végétation herbeuse en contre avec celle-ci forestière ne peut pas accumuler l'humidité.) A côté des éléments eurasiatiques (*Salix alba*, *Crataegus monogyna*, *Plantago lanceolata*, *Euphorbia cyparissias*, *Taraxacum officinale*, *Tussilago farfara*) on trouve des espèces continentales caractéristiques pour Asie et l'Europe Orientale (*Stipa*, *Asparagus officinalis*, *Eryngium campestre*, *Carlina acaulis*). A la suite de l'extirpation des forêts de chêne les collines abritent seulement des buissons qui résistent à la chaleur (des cornouilles, des poiriers sauvages, des églantiers, des pigeonniers) ou parfois des groupes d'acacia.²⁴

¹⁸ HERMANN 1893, VERSÉNYI 1890.

¹⁹ Après quelques antécédents précoces (par exemple Zs. SZENDREY 1937, V. KESZEG 1998b) on a fini la synthèse scientifique de l'etnobotanique: PÉNTEK, J.–SZABÓ, A. 1985. On doit mentionner la littérature des connaissances populaires sur la nature: VAJKAI 1948, XANTUS 1981, KÓS 1985, SZABÓ 1990.

²⁰ Une synthèse monographique manque dans ce domaine. Etudes sur le coq et la poule DÖRFLER 1895, les animaux TASNÁDI KUBACSKA 1939, KESZEG 1998b, sur le taureau ensorcelé DIÓSZEGI 1952, le loup UJVÁRY 1962, le serpent ERDÉSZ 1984, la grenouille KESZEG 1998a.

²¹ FÓNAGY 1943.

²² Récemment ZSIGMOND 1999.

²³ HERMANN 1895, BACSÓ 1940, SZÚCS 1951.

²⁴ CSÚRÓS 1974.

(Plus tôt en traitant en détail le fait que.) L. M. passait son enfance et sa jeunesse parmi ces conditions naturelles. Il avait beaucoup de possibilités de lier connaissance avec la végétation et la faune de son environnement, d'avoir l'expérience des événements météorologiques et de connaître pendant ses errances les traits topologiques de caractère de la région.

Les précipitations caractéristiques de la première moitié de l'été se lient souvent aux tempêtes, aux grêles. Le nuage ténébreux de tempête qui apparaisse brusquement et pend profondément au-dessus de la terre, dans la Plaine Transsylvaine porte le nom de *nuage de queue de dragon*. Selon une conviction traditionnelle, un dragon semblable aux bœufs et à long queue se trouve dans ce nuage qui provoque la tempête. En avançant obliquement, il affecte des territoires géométriquement prédictibles. Les précipitations fortes et les grêles ont détruit souvent les plantations. La grande quantité de l'eau qui tombe vite envahit les terres cultivables et les enlève. Pendant la pâture L. M. et ses compagnons ont essayé de chasser le dragon apparu sur le ciel. Un tourbillon accompagnait souvent la chaleur d'été. La grande masse d'air avance à grande vitesse sur les rues en tournoyant le sable, les ordures et les feuilles d'arbres qui séchaient vite sous le soleil brûlent. Le tourbillon chasse les chapeaux des hommes, il flotte les jupes des femmes. Une femme arrivée dans le tourbillon raconte de la sorte ses impressions : *O, tourbillon, ne t'inquiète pas, j'essai comment est vraiment le tourbillon. Il y a vraiment quelque chose dans son dedans. (...) J'ai conduit ma bicyclette qu'elle passait justement à travers son centre. Parce que j'ai vu que le tourbillon descend... le blé ne se voyait encore, mais on voyait que le tourbillon tourne, tourne, tourne, il se lance au milieu du chemin et il y tourne, mais il n'avance plus. Je conduisais juste dans son milieu. Mais jamais dans ma vie je ne faisais ce que j'ai fait alors. Je n'avais pas vu la sorcière, mais sur une moitié de mètre elle enlevait avec moi la roue de la bicyclette pour la jeter par terre. Je n'étais pas tombée, mais je n'avais le pouvoir même pour regarder derrière moi. Qu'il ne me poursuit pas.* (J. A. N. 1929, Crizbav)

L. M. sait aussi que soit un dragon, soit le diable, mais en tout cas un esprit maléfique se trouve dans le tourbillon. Si un homme se heurte contre lui ou il trouve un homme dormant, il lui arrache les mains et les pieds, ou il peut même le tuer.

L'eau est rare dans la Plaine Transsylvaine. Les grandes rivières s'en approchent seulement, mais elles ne l'entrecroisent pas. C'est pourquoi l'eau représente une valeur dans la Plaine Transsylvaine. Pendant son enfance et plus tard, comme père de famille aussi L. M. apportait de *l'eau d'or*, de *l'eau doré* à sa famille la nuit de la Saint-Sylvestre. On doit boire de cet eau, de s'en laver afin d'être en bon état toute l'année et de faire chasser la malchance. Il en donnait aux animaux aussi. Mais pendant la nuit c'est dangereux de passer à côté des eaux. On peut rencontrer le diable particulièrement près des barrages des lacs, des ponts des rivières. C'était ce qui est arrivé à son père qui à une heure avancée de la nuit a rencontré le diable et à son parrain qui était arrêté sur un pont par un être en forme de cheval.

Pendant ses flâneries, L. M. a eu souvent l'occasion de voir et de traverser des abîmes, des terrains accidentés. Pendant la nuit, dans l'obscurité, on peut toujours tomber dans une abîme à une profondeur de 2-3-5 mètres. Les glissements de terrain inattendus provoquent des abîmes et des dénivellations. Les plantes peuvent s'y en-

raciner seulement après quelques années. Ces terrains dénivellés, désolés, incultivables font partie organique de l'image de la Plaine Transsylvaine. Mais tandis que les voyageurs étrangers sont prédisposés à les considérer comme des curiosités naturelles, pour les habitants ils représentent plusieurs périls. Les animaux y peuvent les accidenter toujours. Les fauves (les serpents, les renards, les loups) y trouvent leurs cachettes. Les *lödérc* (incoubous) s'y trouvent toujours leurs caches qui fréquentent les filles et les femmes déçues si persévèrement, qu'elles peuvent mourir, si un spécialiste ne vient pas à leur aide. Les champs cultivés de maïs, les bosquets et les forêts dispersés, les meules sont les lieux où se cachent à cet instant-ci les malades misérables qui d'un temps à autre doivent se transformer en chien. Il y a quelques décennies la conviction que les personnes qui circulent solitairement, à pied, et qui sont couverts des traces des épines, sont des *prikulics* (loup-garrou). On peut les rencontrer surtout pendant l'automne. Ils attaquent leurs victimes sans aucun antécédent. Pour s'échapper de la maladie, et pour obtenir de nouveau l'état d'homme, ils doivent combattre avec quelqu'un, ils doivent provoquer l'écoulement du sang. Au commencement des années 1980, pendant l'une des investigations, L. M. a refusé de parler sur le *prikulics*. Après ses explications, dans cette période-là ce thème a eu une actualité intensive dans le village, et il a été convaincu de mauvaises conséquences s'il en parle.

Des espèces caractéristiques de la végétation de steppe L. M. a des informations et des expériences particulières. Les espèces caractéristiques de la végétation eurasiatique sont les saules alignés au long des auges des ruisseaux (*Salix alba*, *S. triandra*, *S. fragilis*, *S. caprea*) dont les creux ont assuré la cachette pour les esprits impurs. Les gens qui vagabondent sur les champs pendant la nuit, ont été effrayés et torturés par sept chiens blancs ou par sept dames en noir issues de la creu d'un saule. Même le diable, avant de disparaître, grimpe sur un saule.²⁵ L. M. a utilisé plusieurs fois les branches du saule pour guérir ses animaux ballonnés. Dans ce cas, il les a obligé de prendre les branches dans la bouche pour en ronger l'écorce, car à la suite de ce traitement l'air a commencé à circuler dans l'organisme. Le *Muscari comosum* a été utilisé dans la famille de L. M. au cas des douleurs d'oreille, les différentes espèces de chardon (*Dipsacus laciniatus*), poussées en abondance sur les herbages séchés, ont été utilisées pour guérir la coqueluche, avec les feuilles du *Plantago media* qui pousse au long des routes ils ont couvert les furoncles, les abcès. Les fleurs du sureau (*Sambucus nigra*) ont été cueillies pour préparer du thé contre le froid, les fruits du *Crataegus sp.* et du *Rosa canina*, les fleurs du *Hypericum perforatum* au cas des maladies de la foie. Le *Helleborus purpurascens* pousse dans les forêts et sur les pâturages. L. M. a introduit sa racine dans le lobe de l'oreille du porc, quand il a eu de la fièvre. Cette plante toxique a fait sécher le lobe du porc et l'a guéri. L'*Artemisia Absinthium*, la plante à une arôme pénétrante des territoires devenus désert, des tas d'ordure a été utilisé même par la famille de L. M. pour éloigner les puces, et à confectionner de balai. Le *Verbena officinalis*, l'herbe magique, le dompte-venin a une utilisation spéciale. Celui qui a procuré cette plante, l'a introduit sous la peau de la paume, a eu le pouvoir d'ouvrir les loquets de n'importe quelle sorte

²⁵ Sur la présence du saule dans les superstitions : KESZEG 1998a.

de porte. Cette plante peut obtenir dans une manière à part. Il faut attraper les petits d'un chien hérisson, il faut les fermer. Leur mère vient les récupérer, elle ouvre la porte à l'aide du dompte-venin. Elle prend ses petits, et elle laisse en revanche l'herbe magique.

Sur les pâturages de cette région, dans le voisinage des fontaines on peut voir souvent des chiens vagabonds. L'homme de la Plaine Transsylvaine en croit reconnaître des loup-garrous. Ce sont plutôt les chiens blancs au foulard noir, ou les chiens noirs au foulard blanc qui sont considérés comme loup-garrous. Après la métamorphose involontaire, il doit rester dans cet état jusqu'à ce qu'il voit couler le sang. Cet image lui permet de regagner sa forme humaine.

Dans les cannaies, au voisinage des clôtures dans l'ambiance de L. M. ont vécu des serpents. L. M. a entendu de son père, que le serpent blanc tète le lait d'un animal de la maison, et en revanche il assure la santé des animaux. Chaque maison a son serpent de chance. Il tète les animaux, il se nourrit avec les enfants. S'il est tué, quelq'un, homme ou animal meurt. Le chien de terre vit dans les grottes souterraines, il pousse des grognement. S'il est obligé de sortir à la lumière, il meurt. Si quelqu'un étrangle avec ses mains un chien de terre trouvé au commencement du printemps, pour une année il aura les mains veinardes, les mains pourront guérir des furoncles, des inflammations. Une fois, dans l'enfance de L. M., pendant un binage, ils ont trouvé un chien de terre. La mère a encouragé la soeur de L. M. de l'étrangler.²⁶ L. M. connait une autre méthode aussi pour obtenir la force vindicative. Dans ce cas c'est un lézard qu'il faut caresser, toujours au commencement du printemps. Le souris, l'animal rongeur des champs cultivés, a été rôti et manger par l'enfant qui urinait dans le lit. Un des frères de la mère de L. M. est échappé à la maladie par cette méthode. Pendant le pâturage les enfants ont eu soin que l'hirondelle ne vole pas au-dessous de la vache, pour ne pas donner du lait au sang, qu'elle ne mange pas une araignée, qui provoque la mort de l'animal. L. M. savait de son père, qu'il faut tenir la peau d'une belette dans l'écurie, pour protéger les animaux.

Pendant les voyages vers les foires, pendant les pâturages, pendant les travaux sur les champs L. M. a eu l'occasion d'expérimenter son milieu. Il a connu les cannaies, les forêts, les grottes souterraines, les auges, les sentiers, les routes, les carrefours. Il a reconnu les plantes, leur utilité, leurs effets nuisibles, leurs couleurs, arômes, le temps de la floraison. Il reconnaissait la voix des animaux, leurs cachettes, leurs caractéristiques. De ses parents et de ses connaissances il a appris les histoires liées aux routes, aux arbres, aux lieux du village, il a appris les tabous, les règles de l'espace, de la nature. Pendant ses voyages, les plantes, les animaux, les événements météorologiques ont activisé en lui les histoires entendues, les impressions vécues. Ces trames constituent une partie importante de ses connaissances sur la nature, sur l'espace. Au monde du L. M. les informations sont liées aux objets concrets. L'histoire de l'espace et l'histoire des

²⁶ A Suatu, un village de la Plaine Transsylvaine on attribue de la chance au chien de terre. Une femme (née en 1931) raconte une histoire de son enfance. Pendant un binage ils ont vu deux petits chiens de terre jouer. Une vieille femme l'a encouragée de les baiser, pour avoir de la chance. La fillette a essayé de les attraper, mais ils sont disparus.

gens intégrés dans le paysage sont liées organiquement l'une à l'autre. D'une part, grâce aux traditions, de l'autre aux expériences personnelles, dans la conscience de L. M. le sphère apprivoisé, habitable et celui qui sauvage, étranger, périlleux se sont délimités.

D'habitude, les recherches présupposent constamment le milieu naturel. Pendant les interviews, nous avons remarqué en quelle mesure L. M. a saisi les mutations dans la nature. Dans les années 1990 tout le village s'était inquiété à cause d'une découverte. Dans le ruisseau les enfants ont trouvé des coquillages. Jusque-là personne n'y en avait vu. Une pareille situation a eu lieu quand une famille a trouvé sur son terrain de maïs une tortue. L'apparition des animaux inconnus a été suivie toujours par la panique. En 1994 les habitants de Suatu ont rencontré un animal bizarre. Une femme relate cet événement : *Cet été notre voisin a été parti au binage. Il a rencontré on ne sait pas quoi. Il a été si long que mon doigt, gros que mon pouce. Son ventre comme la chenille. Il a été gris qu'un lézard, avec des cachets jaunes. Il a eu deux têtes. Sur l'un des têtes il a eu deux cornouillers, sur l'autre rien. Et il poussait deux aiguillons, on pouvait voir, il poussait le venin... Le lendemain il en a trouvé un autre. Celui-là a été plus petit et jaune. La famille de tante Erzsi l'a vu aussi. Jusqu'ici personne n'en a pas vu. Cet été on en a vu pour la première fois.*

Les hivers de l'enfance de L. M. ont été plus froids. Il se souvient des froids de 40 degrés où les arbres ont craqué. Les neiges sont restées de novembre à mars. Leur maison a été couverte souvent par une neige si grande, qu'ils n'ont pu sortir que par la fenêtre. Près de carrefour, pendant les neiges abondantes leur maison a été l'abri pour les voyageurs embourbés. En 1952 un gel tardif de mai a détruit les plantations. La sécheresse de 1946 est restée imprimée dans la mémoire de L. M. Cette année-là il n'a guère plu. Sa famille a survécu à l'aide des provisions. Ils ont consommé du pain d'avoine et d'orge. Les habitants des régions de sud de la Transsylvanie ont quitté leurs maisons. L. M. a été témoin de la situation où les membres d'une famille migratrice ont consommé de mauvaises herbes vertes.

LE MONDE D'UN HOMME, LE MONDE D'UNE FEMME : DES MONDES DIFFÉRENTES

La période des entretiens les plus intensifs a été celle des années 1980. Alors L. M. vivait depuis plus de deux décennies dans le village Triteni Colonie. Il n'a pas renoncé à l'élevage. Ses fils ont été encore très jeunes pour les travaux champêtres. L. M. travaillait comme ouvrier, mais il fréquentait souvent les foires. Dans cette période-là nous avons suivi la totalité de ses connaissances. Pour cela, à l'aide d'un questionnaire nous avons identifié les informations liées de son milieu naturel (les planètes, les étoiles, les phénomènes naturels, les animaux, les plantes), de son milieu social (le corps humain, la santé et la maladie, les moments-clé de la vie, les objets de l'homme, les métiers), du monde mythique (les êtres mythiques, les êtres surnaturels, les animaux, les plantes et les objets magiques), des prédictions et des autres pratiques magiques. Pendant la même période nous avons effectué des interviews avec la fille de L. M. Elle est née en 1958, elle a des études de 8 ans, elle a travaillé comme couturière. Dans la troisième

année de son mariage elle est devenue la mère de son premier enfant, d'une fille. Par cette investigation nous avons voulu poursuivre le degré de la tradition, la structure et l'organisation des connaissances et du monde d'un homme et d'une femme.

Les indices (le nombre des informations) des deux connaissances sont les suivants :

	Père	Fille
1. le monde de la nature	45	9
2. le monde humain	23	13
3. le monde mythique	34	2
4. autres informations	16	34
5. connaissances sur les alentours	2	1
6. le procès de la tradition	6	1
Total 1	126	60

Quant aux actions, aux faits, le nombre des connaissances est le suivant :

1. actions de stimulation	13	10
2. actions maléfiques	2	2
3. guérison	29	87
4. préventions	10	24
5. l'éloignement des périls	5	4
6. prédictions	2	2
Total 2	61	128
Total 1+2	187	188

Le premier fait inattendu a été la coïncidence presque totale des indices des connaissances. Mais l'analyse plus attentive a démontré qu'au fond il s'agit de deux visions du monde et de deux attitudes tout à fait différentes.

La vision du monde, le répertoire de L. M. a son base théorique. Ses connaissances visent les planètes, les phénomènes météorologiques, les plantes, les animaux. Ce savoir provient de la tradition locale, il sert à l'activité d'un homme agriculteur et éleveur. C'est pour cela que les informations de L. M. sont en liaison avec les motifs biographiques, généalogiques, topologiques, donc elles s'attachent à la société locale et au milieu naturel direct. Une partie des narrations nous montrent les échecs provenus de l'ignorance, de la désorientation, et l'autre partie relatent des événements à fin heureuse. Ces narrations contiennent un grand nombre d'éléments mythiques. Les personnages des événements-destin du répertoire de L. M. sont les êtres, les esprits impurs, séduisants, vagabondants, le dragon météorologique, le loup-garou à la forme de chien, l'esprit assistant couvé d'un oeuf, le serpent blanc, esprit protecteur des maisons réels. On peut s'imaginer cette histoire locale comme une macro-narration qui contient toute la science avec quoi on peut éviter les dangers dans les conditions données, actuelles, et qui peut garantir les résultats des stratégies des travaux et de vie. L. M. a découvert ces connaissances personnellement ou des narrations des spécialistes

en magie, en guérison, en prophétie. Ces informations se rapportent à l'élevage des bétails, au maintien, à l'assurance de la pureté, de la santé de son milieu.

Après la naissance d'un veau, ils ont préparé de *gurászta*, une nourriture spéciale, magique pour garantir la santé du veau et pour assurer l'abondance du lait de la vache. Cette nourriture a été consommée par neuf garçons invités dans la maison de la famille de L. M. Ils ont jeté de ce lait de la vache sur la tête des enfants. Au long de sa vie, L. M. a construit deux fois maison de famille. Dans tous les deux cas on a sacrifié et maçonné une volaille dans la fondation du bâtiment. Aux funérailles de son père il a appris qu'il faut briser de la vaisselle en céramique ou en verre au moment où le mort est sorti de la maison, pour éviter un nouvel décès. L. M. considère la malédiction efficace. Notamment la malédiction paternelle. Il connaît deux formes de la magie noire de l'amour. Si la fille vole l'écharpe de brodequin du garçon et elle la brûle, le garçon n'a point de tranquillité. Selon la deuxième procédure, la fille mêle de son sang menstruel dans la boisson du garçon. Puis, il sait que le visiteur doit consommer toute la boisson reçue. La quantité restée représente le mal souhaité à la famille visitée. La famille de L. M. a eu la coutume de commencer la nouvelle année avec de l'eau d'or. Les personnes et les animaux en consomment pour passer l'année dans la santé. Dans son enfance, dans la famille, on a guéri les infections apparues dans les coins de la bouche des enfants en les touchant trois soirs consécutivement avec la queue du chat. Il a appris de son mère que si l'enfant a eu la coutume d'uriner dans le lit, on peut le guérir en consommant une souris frite avec lui. Au long de sa vie il a vu plusieurs fois de personnes malades à cause de mauvais oeil. Il connaît plusieurs méthodes de rétablissement. Si neuf femmes crachent dans la poitrine de la victime, il se rétablit. L. M. guérissent le mauvais oeil à l'aide d'une prière et en jetant du charbon dans l'eau.

La fille de L. M. a un autre rapport envers son milieu. Elle a procuré ses connaissances à l'école et à l'aide de média. Ses superstitions sont plutôt pratiques. L'enquête a eu lieu peu de temps après son mariage et après la naissance de son premier enfant. C'est pour cela qu'elle a parlé davantage sur le ménage, sur le soin de sa fille, sur la cosmétologie populaire, sur les événements quotidiens. Les narrations traditionnelles manquent presque totalement de son répertoire. Mais il y a l'interprétation de 34 motifs de rêve. Puis, elle a communiqué 87 recettes de guérison. Ce nombre est un nouveau argument du fait que les femmes s'occupent dans la famille de l'état des enfants. Nous énumérons quelques motifs de la connaissance de la femme. Dans la présence du défunt il est interdit de chauler dans la maison. Il est interdit de déplacer les fleurs d'un tombeau sur l'autre. Il faut jeter une poignée de terre dans le tombeau pour éviter les visites de l'esprit du mort. Si le chapeau de quelqu'un tombe dans le tombeau, il faut l'y laisser. Il est interdit d'atteindre le défunt, afin que la force de la main ne périsse pas. Dans le cimetière il est interdit de flairer les fleurs. La rencontre avec une femme pendant le départ vers la foire signifie l'insuccès du jour. Les taches blanches sur les ongles et les fils blancs dans les cheveux de l'enfant sont les signes de son destin favorable. Si un miroir se casse, la fille ne se mariera pas dans neuf ans. Celui qui pendant le repas est assis au coin de la table, ne se mariera pas. S'il pleut le jour du mariage, le mariage sera joyeux. Il est interdit de poser le pain inversé sur la

table. Quand on commence le pain, il faut faire un croix au fond. Il faut laver la face avec du neige de mars, pour que la peau soit fine. Pour avoir fillette, l'homme doit tenir sa bouche ouverte pendant l'act sexuel, pour avoir garçon, il doit la fermer. Il faut accrocher du levain à la tête de la fillette pour qu'elle ait la main veinarde. Le visage du nouveau-né doit être lavé avec le lait de sa mère. Les inflammations des yeux aussi. Pendant les premières six semaines après les couches la femme doit jeter du sel dans la fontaine. Au cas contraire, l'eau se remplit de ver. Il est interdit que deux nouveau-nés se touchent les mains, ils restent bouche bées. Si les fils des cheveux restés dans le peigne sont emportés par le vent, la personne perde ses cheveux. Il est interdit que la femme caresse un chat nouveau-né, elle n'aura plus de chance dans la cuisson. Il est interdit de jeter les ordures le soir, car les membres de la famille n'auront pas du sommeil.

L'analyse des deux répertoires nous permet de tirer quelques conclusions rélevantes. Premièrement, on peut observer que la tradition présente un partage entre les deux sexes. Les femmes et les hommes approprient et utilisent des parties différentes de la tradition. Ce fait leur permet de construire autrement leur monde. Puis, par ces répertoires on peut suivre les différences survenues à cause de la socialisation organique et de l'enseignement organisé. L. M. a eu l'occasion de procurer de la tradition ses connaissances concernant son milieu. Ces informations sont liées organiquement aux structures sociales, aux topographiques locales. En même temps, ces informations transmettent et solidifient ces structures locales. Au long de la vie, ces connaissances sont solidifiées et vérifiées par des expériences et des impressions personnelles. Dans l'organisation, le maintien et la transmission de ces connaissances les structures narratives jouent un rôle décisif. La base sémantique des narrations est constituée par les convictions cognitives. Ces convictions sont transmises par des structures concrètes (relations sociales concrètes de la société donnée, les objets, les plantes, les animaux du système écologique, les événements-destin des intimes).²⁷

BIBLIOGRAPHIE

- ASSMANN, Jan
1999: *A kulturális emlékezet. Írói emlékezés és politikai identitás a korai magaskultúrában*. Budapest: Atlantisz
- BACSÓ Nándor
1942: *A népies időjárás szabályok és a valóság*. Budapest
- BOUVIER, Pierre
2000: Lectura „socio-antropologica” a epocii contemporane, in: SEGRÉ, Monique (Ed.), *Mituri, rituri, simboluri în societatea contemporană*. Timișoara, 20-29.
- CIORAN, Emil
1991: Omul fara destin, in, CIORAN, Emil: *Antropologia filosofică*. Craiova: Pentagon-Dionysos, 15-22.
- CSÚRÖS István
1974: *Az Erdélyi-medence növényvilágáról*. Kolozsvár: Dacia.
- DIÓSZEGI Vilmos
1952: A viaskodó táltosbika és a sámán állatalakú élettelke. *Ethnographia LXIII*, 308-357.

²⁷ Traduit par KESZEG Anna.

- DIÓSZEGI Vilmos
 1958: *A sámánhit emlékei a magyar népi műveltségben*. Budapest.
 1967: *A pogány magyarok hitvilága*. Budapest.
- DÖRFLER Fanny, Wlislöckiné
 1895: Kakas, tyúk és tojás a magyar néphitben. *Ethnographia VI*, 205–213.
- ERDÉSZ Sándor
 1984: *Kigyó kultusz a magyar néphagyományban*. Debrecen.
- FÓNAGY Iván
 1943: *A mágia és a titkos tudományok története*. Budapest.
- FRANK Tibor–HOPPÁL Mihály (red.)
 1980: *Hiedelemrendszer és társadalmi tudat*. I–II. Budapest.
- HERMANN Antal
 1893: *A hegyek kultusza Erdély népeinél*. Erdély.
 1895: Az idővarázslás a magyar és egyéb hazai népek körében. *Ethnographia VI*, 198–205.
- IPOLY Arnold
 1854: *Magyar Mythologia*. Pest.
- KESZEG Vilmos
 1997: *Jóslások a Mezőségen*. Sepsiszentgyörgy: Bon Ami.
 1998a: Két világ határán: a fűzfa. *Székelyszéklet II. 2*, 150–159.
 1998b: A béka a hiedelmekben, in: *KJNT Évkönyve 6*. Kolozsvár, 97–116.
 1999: *Mezőségi hiedelmek*. Marosvásárhely: Mentor.
- KOCSIS Gyula
 1991: A gázszerűség szerepe egy mezővárosi társadalom kapcsolatrendszerében (Cegléd). *Ethnographia 102 (1–2)*, 147–159.
- KÓS Károly
 1985: *Mihez kezdünk a természetben?* Budapest.
- MANDELBAUM, David G.
 1982: Életrajzi tanulmány: Gandhi, in: KÜLLŐS Imola (Ed.), *Az életrajzi módszer. Alkalmazása és eredményei a néprajzban és az antropológiában*. Tanulmánygyűjtemény. (Documentatio Ethnographica 9.) Budapest: MTA Néprajzi Kutató Csoport. 29–46.
- PÉNTEK János–SZABÓ Attila
 1985: *Ember és növényvilág. Keltotaszeg növényzete és népi növényismerete*. Bukarest: Kriterion.
- PÓCS Éva
 1964: Zagyvarékas néphite. *Néprajzi Közlemények IX*, 3–4.
- RICOEUR, Paul
 1985: *Temps et récit*. Paris: Seuil.
- RÓHEIM Géza
 1925: *Magyar néphit és népszokások*. Budapest.
- SZABÓ László
 1990: Népi természetismeret, in: DÖMÖTÖR Tekla (főszerk.) *Népszokások, néphit, népi vallásosság*. Budapest: Akadémiai, 725–742.
- SZÚCS Sándor
 1951: Időért viaskodó táltosok. *Ethnographia LXII*, 403–409.
- TASNÁDI KUBACSKA András
 1939: *A mondák állatvilága*. Budapest.
- TENGELYI László
 1998: *Élettörténet és sorseselemény*. Budapest: Atlantisz.
- UJVÁRY Zoltán
 1962: A szakállas farkas mondájához. *Ethnographia LXXII*, 458–461.
- VAJKAI Aurél
 1948: *Népünk természetismerete*. Budapest.
- VERSÉNYI György
 1890: A bányarémről. *Ethnographia I*, 335–345.
- ZSIGMOND Győző
 1999: *Égítést és néphagyomány. Égítéstmagyarázat a romániai magyarokról*. Csíkszereda: Pallas-Akadémia.
- XANTUS János
 1981: *A természet kalendáriuma*. Budapest.